

en peu de mots ce qu'était ce personnage de notre histoire qui était doué de ce merveilleux pouvoir de séduction, et qu'on nommait Chérubin. L'origine de cet homme était aussi étrange que sa beauté.

Trente années auparavant, une riche et belle Irlandaise, mistress Blackfield, quittait Dublin à bord d'un navire qui se rendait aux Indes. Peut-être y avait-il dans la résolution de mistress Blackfield, qui était veuve depuis un an, quelque motif secret autre que l'humeur vagabonde qui s'empare tous les jours d'une Anglaise excentrique à un moment donné de sa vie ; peut-être songeait-elle qu'elle avait, au mouillage de Calcutta, un beau cousin, midshipman sur un navire de S. M. britannique, lequel cousin avait vingt-six ans, avait professé un violent amour pour elle à son dernier voyage à Dublin, et deviendrait fou de joie en la voyant arriver veuve, libre et tenant à la main un portefeuille contenant un million de banknotes et de traites sur les comptoirs de la Compagnie des Indes.

Malheureusement l'intrépide Irlandaise avait fait ses calculs de bonheur d'une façon trop exclusive ; elle n'avait pas voulu admettre les chances adverses d'une si longue course. Un gros temps assaillit le navire à la hauteur du cap de Bonne Espérance, qu'il ne parvint à doubler qu'en perdant sa mâture et en jetant à la mer une partie de sa cargaison.

Quand le beau temps reparut, une voile se montra à l'horizon. C'était un pirate colombien qui arrivait après la tempête, en véritable oiseau de proie des mers. Le pauvre navire désemparé essaya vainement de fuir. Le pirate était fin voilier ; il aborda le navire le pistolet au poing, s'en empara, jeta l'équipage à la mer, et il allait en faire autant de mistress Blackfield, lorsqu'il s'aperçut qu'elle était jolie, et, comme il était à marier, il la prit pour femme.

Le capitaine colombien était jeune, beau, admirablement pris dans sa taille élégante en moyenne, et la romanesque mistress Blackfield, tout en se repentant amèrement d'avoir quitté sa paisible ville de Dublin, où elle aurait certainement trouvé un époux de son choix bien avant l'expiration de son deuil, la romanesque mistress Blackfield, disons-nous, s'avoua qu'elle aurait pu tomber beaucoup plus mal encore.

En effet, le Colombien était beau en dépit de son teint cuivré, de ses lèvres un peu épaisses et de ses cheveux d'un noir verdâtre, signe caractéristiques de la race indienne. En un mot, c'était un Peau-Rouge assez agréable à l'œil, et qui acheva de séduire la pauvre mistress Blackfield en lui débitant quelques compliments à peu près tournés à l'euro-péenne.

Dix ans s'écoulèrent pour mistress Blackfield entre le ciel et l'eau, dans la cabine de cet époux forcé, qui, du reste, était fort sérieusement épris de sa beauté éblouissante.

Un fils était né de cette union de hasard, un petit garçon presque aussi brun que son père, dont l'œil était noir, profond, et respirait un charme étrange ; dont la chevelure d'ébène descendait en boucles capricieuses et touffues sur ses épaules demi-nues.

Le pirate, ayant fait fortune, se décida, un beau jour, à aller vivre honnêtement dans sa patrie et à briguer les honneurs auxquels a droit tout bon colon bien enrichi et possesseur d'une femme blanche. Malheureusement, il était écrit que mistress Blackfield ne jouirait jamais du calme qu'elle n'avait cessé de rêver depuis son fatal départ de Dublin. Ce pirate colombien n'avait plus que quelques centaines de lieues marines à faire pour être à jamais à l'abri des représailles de ces nations d'humeur grondeuse qui courent sus aux écumeurs de mer, lorsqu'une frégate anglaise le découvrit, lui donna la chasse et le prit à l'abordage.

Tout l'équipage du pirate fut jeté par-dessus le bord, on ne fit grâce qu'à mistress Blackfield et à son enfant, qui furent ramenés en Europe.

La pauvre femme s'était prise à aimer son redoutable époux : le pirate mort, la sensible mistress Blackfield s'aban-

donna à un désespoir sans limites, et elle mourut le jour même où la frégate victorieuse entra dans la Tamise.

L'enfant du Colombien et de mistress Blackfield avait dix ans alors.

C'était déjà un mousse hardi qui promettait de faire un marin. Il demeura à bord de la frégate, fit avec elle le tour du monde, et relâcha, deux ans après, précisément dans un port de Colombie.

Là, entendant parler l'espagnol corrompu qui avait été sa langue maternelle, le petit Chérubin déserta et passa à bord d'un corsaire de son pays.

De dix à vingt ans, Chérubin fut un jeune loup de mer.

A vingt ans, chose rare, la mer l'ennuya. Il se prit à rêver de l'Europe et de Paris. Il avait combattu vaillamment, il avait eu sa part des prises ; il s'embarqua pour la France avec une centaine de mille francs environ. Chérubin voulut voir du pays.

Sur le navire qui le transportait en Europe, se trouvait un vieillard, un Français, que le souvenir de sa patrie avait poursuivi pendant cinquante années d'exil, et qui, au terme de sa carrière, voulait revoir une dernière fois son berceau. M. de Verny, c'était son nom, était parti cadet de famille avant la Révolution, sans autre avoir qu'une pacotille, et il était allé chercher fortune au Brésil. La fortune lui avait souri : il revenait riche en France, et espérait y découvrir quelque lointain héritier qui porterait son nom, car presque toute sa famille avait péri sur l'échafaud révolutionnaire.

Chérubin possédait déjà ce charme du regard, cette séduction de l'organe, ce sourire fascinateur, qui agissaient aussi bien sur les hommes que sur les femmes. Il plut à M. de Verny, et se lia avec lui pendant les trois mois que dura la traversée.

Ils vinrent ensemble à Paris ; ils descendirent dans le même hôtel.

Chérubin aida M. de Verny dans ses recherches.

Au bout de quelques mois, le vieux gentilhomme avait la preuve que toute sa famille était éteinte, et qu'il était le dernier de son nom. Il adopta Chérubin, il se fit son mentor, il redevint jeune pour lui.

Trois ans après, c'est-à-dire au moment où il atteignait sa vingt-troisième année, Chérubin se trouva seul au monde par la mort de son père adoptif, et riche de trente à quarante mille livres de rente.

A partir de ce jour, l'enfant de Colombie se fit franchement viveur et Parisien ; il dévora en peu d'années la fortune du vieux gentilhomme, vécut souvent au jour le jour, se fit joueur, duelliste, et s'acquit une véritable célébrité de *chanceur* d'homme auquel on ne pouvait résister dans un certain monde.

On sait ce que sir Williams et Rocambole attendaient de lui.

Qu'on nous pardonne ces détails, qui nous paraissent indispensables pour établir l'authenticité de ce fait, extraordinaire en apparence, que Chérubin avait accepté le pari du jeune comte Artoff.

Chérubin sauta donc en selle, en sortant du café de Paris et gagna le bois de Boulogne.

Rocambole était déjà au rendez-vous. Le prétendu vicomte suédois était toujours d'une exactitude militaire lorsqu'il s'agissait des affaires de l'association dont il était le second chef.

Les jeunes gens, à cheval tous deux, se rencontrèrent devant Madrid, échangèrent un salut de la main, rangèrent leurs montures côte à côte, et commencèrent à faire le tour du Bois au pas, causant à demi-voix.

— Eh bien, demanda Rocambole à Chérubin, que vous a dit madame Malassis, l'avez-vous vu hier au soir ?

— Oui. La marquise est venue chez elle dans la soirée et a appris que j'étais sorti.

— Au diable !